

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

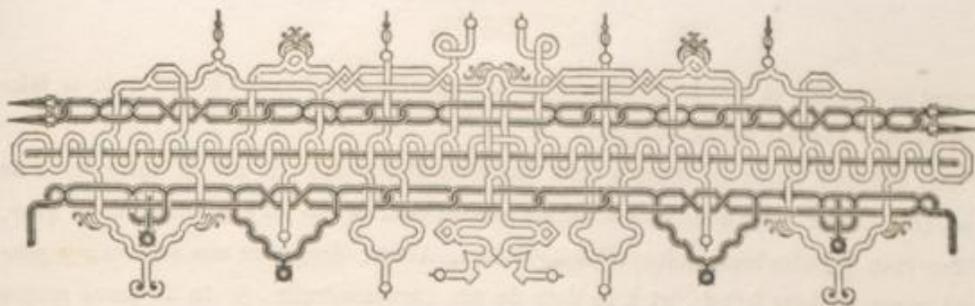
Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

I.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)



HOLLANDE.

I.

Avantages des voyages. — Les leçons d'une mère. — Comment l'esprit, le cœur et l'âme gagnent en voyage. — Où l'on voit Dieu. — Manière de voyager. — *Dusseldorf*. — Entrée en Hollande. — A propos de quoi Louis XIV apparaît avec son armée. — Passage du Rhin. — *Arnheim*. — Un déjeuner sous la feuillée. — Le Hjartesberg. — M. et Mme Blummer. — *Nimègue*. — Le Falkenhof de Charlemagne. — L'épée de justice. — L'effrayant dragon du Rhin. — *Utrecht*. — Un bavard sans pareil. — M. le Ministre des affaires étrangères. — Comment Monseigneur Dory se délivre d'un importun. — Paysages, etc.

Dusseldorf, septembre 1853.

MA CHÈRE AGATHE,

Je suis encore dans la Province Rhénane, et, pour un dernier jour, j'appartiens au roi de Prusse.

Mais demain je commence mes excursions en Hollande, et ensuite ce sera le tour de la Belgique.

Nous avons eu de grandes jouissances dans nos promenades sur les bords du Rhin. Emile et son précepteur, M. Dory, ne m'ont rien laissé perdre de leurs curiosités : tour à tour nous avons visité Bâde, Carlsruhe, Heidelbergh, Spire, Manheim, Worms, Darmstadt, Francfort, Mayence, les châteaux du Rhin, Coblentz, Trèves, Cologne et partout, note bien ceci, partout, j'ai pensé à toi. Seulement, comme nos journées

Excursions.

étaient fort agitées et très-fatigantes, il ne m'a pas été possible de l'écrire et de te faire part de mes impressions de voyage.

Mais puisqu'à partir de demain nous devenons Hollandais, il est de notre devoir de nous transformer et de nous rendre graves comme eux. Aussi, à l'exception de la pipe, allons-nous prendre leurs solennelles habitudes. Alors, dans tous nos séjours, je penserai commodément à toi, et à la date de nos caravanserails, je te donnerai preuve de vie et d'affection.

Sais-tu bien que j'avais le cœur très-gros, après nos adieux, la dernière fois que je te laissai seule dans ton mélancolique Bagneux? C'est que je m'éloignais de toi, ma meilleure amie, et que, comme mon cœur se partageait, ce n'était pas sans une vive souffrance. Heureusement je te retrouverai dans le même Bagneux, j'y reprendrai cette moitié de moi-même qui me manque à cette heure, et avec elle mon bonheur. Tu ne seras plus seule et cela pour long-temps.

Que veux-tu? Dieu m'a donné un fils, et je me dois à lui, surtout pendant les vacances. A raison de son âge et de son extrême activité, je ne puis le confiner dans une modeste campagne, trop rétrécie pour son ardeur. Et puis je tiens à lui donner ma part d'enseignements. Or, les voyages sont un grand livre ouvert dont chaque page l'entretient et lui forme l'esprit et le cœur. Sous la bonne direction de son précepteur, de son ami, dois-je dire, et sous mes influences maternelles, il retrouve dans ce grand livre de la nature, tour à tour la géographie, l'histoire, les mœurs et coutumes des peuples. Les différents spectacles d'une contrée grandiose, romantique, sublime et pittoresque, ou les sombres aspects de régions marécageuses, stériles et sauvages, lui ouvrent l'imagination et lui donnent la science des contrastes. Je vois qu'il gagne chaque jour des idées, et que s'il se mûrit lentement, tout au moins il juge et pèse les choses, s'amende vraiment, et pour l'avenir me fait espérer un homme d'autant plus solide, que son éducation et son instruction n'auront pas été trop hâtées.

L'esprit acquiert bien des connaissances dans les voyages. Le monde est semé des vestiges de l'histoire. Il n'y a pas de villes, de villages, de campagnes, de fleuves, de montagnes, de rochers qui n'aient leurs souvenirs. Ce sont autant de jalons qui se rattachent aux événements des siècles, et, sous une main habile, ces lambeaux épars des drames de l'humanité, se recousent de manière à faire un tout complet qui devient toute une tragédie, tout un fait, tout un tableau des âges et des mouvements des nations.

Mais le cœur, le cœur surtout gagne à contempler l'homme dans les mille coins du globe où il compte les heures de son existence. Nous ne voyons pas que des joies et des fêtes: nous trouvons plus souvent la misère et les larmes. Eh bien! c'est avec bonheur que je constate et obtiens la preuve que si mon enfant est léger de caractère, c'est que son âge le veut, mais qu'au moins en face d'une douleur quelconque son âme s'émeut, compâtit aux souffrances, et, comme moi, éprouve le besoin de soulager ses semblables.

J'aurais mille faits, doux à mon cœur de mère, qui prouvent ce que j'avance : je t'en conterai plus d'un dans nos prochaines soirées d'hiver. Aujourd'hui je te dirai seulement qu'après chaque voyage je laisse mon fils meilleur, plus calme, plus généreux, et ne fermant jamais le regard sur l'affliction de ses frères.

Et puis, n'est-ce pas bonheur, à travers champs, aux revers des collines, aux profondeurs des vallées, d'entendre les oiseaux habiller à ravir et se livrer à d'horribles commérages les uns sur les autres, les affreux cancanniers ! de voir les torrents, grossis par l'orage, produire des cataractes subites, ou faire de bruyantes cascades, sur les cailloux ? N'est-ce pas plaisir de marcher dans les douces ténèbres des bois, et de cueillir, le long des sentiers en fleurs, les mauves sauvages, les glaïeuls des fontaines, le passe-velours ou les myosotis des ravins ? Il y a des moments où je crois et mets en mon fils la croyance à l'intelligence des choses. Oui, dans les solitudes, au milieu des moucherons qui bourdonnent, des lézards qui rampent, des fleurs qui s'épanouissent, dans ce silence solennel d'une vallée qui dort, où je ne vois plus de vestiges de l'homme, il me semble qu'une foule de voix murmurent et nous disent :

— Que veux-tu ? Voir Dieu ! Prends ce chemin, va sous cet arbre centenaire : ouvre ce calice du liseron ; ramasse cette branche de fougère ; cueille ce rameau que gonfle la sève ; efface cette mousse qui cache l'inscription de ce tumulus recelant un guerrier !... Dis-moi maintenant si Dieu n'est pas là ? dis-moi si la puissance de son bras ne se montre pas à tout lieu ? dis-moi si tu ne sens pas sa présence, son amour, sa justice ; mais aussi son autorité suprême ? En face de ce chêne dont le gland tombe pour reproduire, que couronne le feuillage de cent années, que mille oiseaux peuplent de leurs tribus, ne comprends-tu pas le Dieu créateur et maître ?

Voilà, ma chère Agathe, ce que je recueille et fais recueillir de saintes leçons dans nos promenades et dans les courses de mes voyages. Crois-tu que mon temps soit mal employé ?

Aussi, quand nous avons étudié ensemble, comment butinent les guêpes autour des sureaux ; comment les cirons se réfugient dans de petits antres microscopiques que leur creuse la pluie sous les racines des arbustes ; ce qui tressaille sourdement dans les herbes, ce qui jase dans les nids ; les soupirs de la végétation ; les mystères de la fécondation ; la chute des roches ; l'ébranlement des montagnes ; les ruines amoncelées par les gouttes d'eau ; la progression de la nature ; la transformation lente de ses formes ; la métamorphose de ses œuvres ; la naissance et la mort de tout ce qui vit et de tout ce qui respire ; les grandeurs et le néant des êtres ; alors, oh ! alors nous entrons avec bonheur dans la première chapelle rustique qui se présente sous nos pas, ou, à notre retour à la ville, dans la première basilique qui s'offre à nos regards, et là, nous prosternant en face du sanctuaire qui recèle notre Sauveur immolé, toujours généreux, toujours patient et bon, jusqu'à l'heure de la justice, nous adorons et nous prions.

Oui, ma bonne Agathe : nous gagnons en piété, dans nos voyages. Dans les pays catholiques, nous rougissons de ne pas être assez fervents. Ce qui nous advint en Suisse, l'année dernière, dans un misérable petit village du canton d'Unterwald, à Salschelen, je crois, te le prouvera, si tu t'en rappelles. Dans les pays hérétiques, nous comprenons mieux quel exemple de soumission à l'Eglise et de ferveur en face de Jésus dans l'Eucharistie, nous devons donner. Et, dans les courses et les excursions à travers les montagnes, les vallées et les plaines, la nature, la belle nature inspire à notre âme tant de sentiments de gratitude et d'amour, que nos prières du soir y gagnent d'être mieux écoutées du ciel.

Je ne te dis rien de ce qu'à part moi, peut faire notre bon Dory pour mon fils. Il n'est pas une pierre d'une ville dont il lui fasse grâce ; il n'est pas une ruine dont il ne lui explique l'origine et la chute ; pas un souvenir historique dont il ne lui dise les causes et les effets ; pas un nom d'homme ou de héros qui ne lui fournisse une légende ou un fait. Il fait revivre les siècles écoulés, aux lieux mêmes où les événements, les drames et les phénomènes ont eu lieu. Il place Emile à tous les points de vue d'histoire, de géographie, de physique, d'orographie, de météorologie, d'hydrographie, que sais-je, moi ? Et alors le jour se fait dans sa jeune intelligence : les questions se succèdent ; l'ordre s'établit ; le jugement se prononce ; la mémoire s'enrichit, et l'homme se fait.

Voilà pourquoi je voyage pendant toutes les vacances de mon Emile. Peux-tu me blâmer ? Non. Avant d'être amie, je suis mère. Et puis d'être mère, me rend plus amie ; car quand je te revois, l'absence me donne pour toi, dans la poitrine, de ces bouillonnements d'affection qui font que tu me deviens plus précieuse.

Hier, pour notre début, de l'avant de notre stoom-boot, nous avons pu voir l'horizon des plaines de Tolbiac, d'où Clovis fit entendre sa grande voix pour promettre au Dieu de Clotilde sa conversion, s'il lui accordait la victoire. Tolbiac ou Zulpich se montrait à notre gauche, entre Neuss et Trèves.

Demain, d'après notre ami Dory, nous verrons, à notre droite, Dusseldorf et Wesel, le théâtre de la grande lutte de Varus contre les Germains, et de la terrible défaite des cohortes romaines qui fit crier à Auguste : Varus, Varus, rends-moi mes légions !

Pour le moment nous sommes à Dusseldorf, ou nous a amenés, par la nuit, une nuit grise, terne et froide, le bateau à vapeur de Cologne. Comme nous avions lié société avec un M. Blummer, sa femme et un jeune banquier d'Amsterdam, nous avons passé la nuit sur le pont, enveloppés dans nos manteaux, abrités par une tente. De Cologne à Dusseldorf les bords du Rhin n'offrent rien de curieux. Les rivages sont plats : à peine découvre-t-on quelque silhouette de village au clocher pointu qu'entourent des arbres luxuriants. Mais, en échange, on reconnaît déjà que l'on approche de la mer. Les bâtiments marchands se succèdent presque sans relâche, avec les paquebots, les steamers, les peniches, les chaloupes, etc. Et, comme chaque navire a ses

lanternes hissées aux mâts, et que les feux sont de diverses couleurs, c'est un aspect fort curieux et très-féerique que la rencontre successive de ces bâtiments qui s'approchent ou qui s'éloignent. C'est un horizon charmant. J'ai gagné ce plaisir à mon voyage de nuit.

Voici comme nous procédons dans nos voyages :

Généralement nous allons droit à l'hôtel le plus renommé. On y gagne de toutes manières, en égards, en bons services, en confort, en économie d'argent même. Notre déjeuner nous est toujours servi à part, dans le petit salon de notre appartement. Quant au dîner, par agrément, et même par étude de mœurs, de coutumes, de costumes et de choses, nous le prenons à la table commune.

M. Dory a la charge de fourrier du régiment. C'est lui qui avise à tout ce qui concerne nos bagages, nos chambres, nos repas. Il nous sert aussi d'éclaireur. Pendant que le matin je garde la chambre et même le lit, pendant qu'Emile se repose de son côté des fatigues de la veille, notre bon précepteur, qui sait le grec et le latin, mais qui ignore complètement l'allemand, le hollandais, ou toute autre langue de notre époque, quitte de très-bonne heure l'hôtel, et s'en va, les mains dans les poches, flaner dans la ville. Il prend l'air, étudie le vent, s'oriente, avise, questionne en baragouinant le jargon du pays ou en faisant baragouiner le français, prend avec ses jambes le plan de la ville, en mesure les distances, en comprend les monuments, et nous revient si savant, si habile guide, si fameux cicerone, qu'il fait honte à ceux du crû et stupéfie les indigènes. Alors, après notre déjeuner, le voici qui, de rôdeur se fait gentlemann, prend sa canne et ses gants, et nous dirige sur tous les points, ne nous fait grâce de rien, et assaisonne ce qu'il nous montre des mille récits qu'il bourdonne à nos oreilles. Aussi le verras-tu quelquefois en scène dans mes lettres.

Donc nous sommes à Dusseldorf, sur la rive droite du Rhin.

Des environs charmants, de beaux édifices, de jolies maisons, des rues régulières, tel est l'ensemble que présente, au premier aspect, cette ville, l'une des plus coquettes des rives du Rhin.

C'était autrefois la capitale du duché de Berg, depuis le XIII^e siècle jusqu'au XIX^e, et aussi sous Napoléon I^{er} et Joachim Murat; mais à présent elle est le chef lieu de la régence Prussienne.

En 1794, les Français la bombardèrent : aussi le château et les principaux édifices furent-ils convertis en un monceau de ruines.

Un électeur palatin, dont nous avons beaucoup entendu parler à Heidelberg, car il est l'auteur du gros tonneau de ce vieux manoir, Charles-Théodore, a construit avec magnificence dans Dusseldorf le quartier de *Karlstadt* dont les édifices ressemblent à des palais, et dont les larges rues sont bordées de tilleuls. Il y a, en outre, la vieille-ville, *Alstadt*, et la nouvelle-ville, *Neustadt*. Cette dernière a été construite par l'électeur Jean-Guillaume.

Sur la place du marché s'élève la statue équestre, en bronze, de cet électeur, par Grupello.

A l'occasion de cette statue, M. Dory nous a fait remarquer sur le toit de la maison qui est derrière la statue, une autre statue en bronze, mais de petit modèle.

— C'est, nous dit-il, le buste d'un apprenti de Grupello, qui, au moment de la fusion de la statue de l'électeur, eut l'heureuse inspiration de jeter du bronze dans le fourneau, et contribua ainsi au succès de l'œuvre, qui serait sortie incomplète du moule, par insuffisance de la matière.

— Et alors, dit Emile, Grupello a récompensé son apprenti en faisant sa statue. C'est une action digne d'un artiste.

Les monuments dignes d'être remarqués à Dusseldorf sont : l'église collégiale et celle de Saint-Lambert, qui renferme le tombeau de l'infortunée Jacobée de Bade, ainsi que les sépulcres en marbre des anciens ducs de Berg.

— Qu'est-ce que Jacobée ? et pourquoi l'appelé-je infortunée ? vas-tu me dire.

Je te répondrai : Pour un prince de Hollande qui voyageait sur les bords du Rhin, voir à Bade et aimer la fille du margrave, la belle Jacobée, fut l'affaire d'un instant. Jacobée quitta donc le vieux château de Bade et les collines pittoresques de la Forêt-Noire, pour venir habiter, dans les plaines fleuries de la Hollande, le *manoir de Teilengen*.

C'était en 4426. Là, toute au bonheur de recevoir son époux aux jours de ses loisirs, Jacobée vivait dans la solitude. Mais voici qu'un jour, un jeune cavalier, perdu dans la campagne, vint frapper à la porte du castel. La fille du margrave le reçut à sa table et allait le congédier ensuite, lorsque le prince hollandais survenant, à la vue de l'étranger, entra dans une étrange fureur. De la pointe de son glaive il perça le cœur de l'inconnu, et, du revers, il fit tomber la tête de la belle Jacobée.

Hélas ! l'étranger n'était autre qu'un chasseur égaré à la poursuite de ses faucons. Rien n'était plus innocent que son entrevue avec Jacobée !

L'infortunée princesse fut mise en ce tombeau de l'église de Dusseldorf, et, pas un étranger ne passe dans le voisinage de ce tombeau sans s'arrêter pour prier et pleurer.

Assise sur les bords d'un grand fleuve et traversée par un rail-way, Dusseldorf, qui a, en outre, la rivière qui lui doit son nom, est devenue le centre d'un commerce très-considérable. Plus de deux mille vaisseaux y viennent chaque année d'Amsterdam et de Rotterdam. On y fabrique des châles, des tissus de laine, des soieries, des étoffes imprimées. La fonte, l'acier, les teintures y ont un grand débouché. Tu sais, en outre, que la moutarde est un article spécial qui n'atteint nulle part ailleurs, pas même à Dijon, le même degré de perfection. Enfin, dans tout le voisinage de la ville, on fait un tel commerce de fleurs que la vente ne s'élève pas à moins de huit cent mille francs. Tu ne seras donc pas étonnée que chaque fois que rentre Emile, il m'apporte un de ces bouquets dont tes parterres seraient jaloux.

Mais ne vas pas croire que, pour être une ville de commerce et d'industrie, Dusseldorf n'ait pas un goût très-prononcé pour les beaux-arts. Non, certes !

D'abord la musique y est en grand honneur, et les sociétés chorales du Bas-Rhin s'y donnent rendez-vous pour exécuter de ces grands concerts qui ravissent, témoin celui dont on nous a honoré hier, tout exprès, je crois, pour notre bien-venue.

Figure-toi ensuite que dans le château de Dusseldorf, détruit par les Français, et dont on a reconstruit certaines parties en pierres rouges, Jean-Guillaume de Neubourg, l'électeur à la statue de bronze, rassembla jadis, en 1697, tous les tableaux qui lui venaient de ses aïeux, et en augmenta beaucoup le nombre. Ainsi, croiras-tu qu'il ne réunit pas moins de quarante-six *Rubens*, neuf *Rembrandt*, vingt-deux *Van Dyck*, cinq *Annibal Carrache*, un *Corrège*, dix-sept *Giordano*, sept *Caravage*, trois *J. Robusti*, deux *André del Sarto*, cinq *Titien*, quatre *Poussin*, un *Raphaël*, un *Carlo Dolce*, un *Guido-Reni*, et un *Gérard Dow*, sans compter les *Schalcken*, les *Gaspar Crayer*, et autres.

La réputation de cette collection se répandit bientôt dans toute l'Europe. Elle devint un but d'admiration pour tous les voyageurs. Mais survinrent les guerres de notre révolution, et la terreur que nos armées inspirèrent furent telles que deux fois ces tableaux furent emballés et transportés hors de leur portée. L'électeur Maximilien, duc de Bavière, prit plus de précaution encore : il fit conduire ces richesses artistiques à Munich, et les plaça dans sa galerie dont elles font le plus bel ornement.

Dusseldorf n'a conservé, de toute cette antique et riche galerie, que *l'Assomption de la Vierge*, de *Rubens*.

— Alors, me dis-tu, après l'admiration donnée à cette toile, fort belle sans doute, tu n'as plus rien trouvé qui alimente ton goût pour la peinture ?

Si, ma chère Agathe. Le feu sacré qu'avait allumé dans la ville le goût de Charles-Théodore a survécu, et depuis quelques années, Dusseldorf a commencé à former une nouvelle galerie de tableaux de peintres vivants, et nous y avons vu des *Lessing*, des *Archenbach*, des *Sohn*, des *Schirmer*, des *Kähler* et des *Khems*. Cet amour du dessin et de la peinture est même si prononcé chez les habitants, qu'ils partent, au retour de chaque printemps, armés de leurs crayons et de leurs albums, pour recueillir sur le Rhin, en Allemagne, partout, des croquis, des vues, les plus beaux sites et les merveilles de la nature.

Je t'ennuie de tous ces détails, peut-être : mais que veux-tu ? nous entrons dans la terre classique de la peinture et des tableaux. Il faut l'attendre à lire souvent des noms de peintres, et le catalogue de leurs œuvres. Je t'épargnerai le plus possible ; mais tu me pardonneras aussi, dans l'occasion, le cri de l'enthousiasme.

Te dirai-je que le philosophe F. Jacobi, son frère le poète G. Jacobi, le baron de

Hompesch, dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, le poète Henri Haine, et les peintres Cornélius, Lenzen et Achenbach, ont illustré Dusseldorf par leur naissance?

Je termine en t'apprenant que nous venons de faire une promenade au *Jardin de la Cour* et à la *Maison de Chasse*, résidence du prince de Hohenzoltern-Sigmaringen. De là nous avons été au *Mont Grafenberg*, d'où la vue s'étend au loin sur une vaste plaine couverte de jardins et de maisons de campagne.

Mais cette vue de jolies villas a porté mon esprit et mon cœur vers ton beau retiro de Bagneux. Aussi me suis-je bien promis de t'écrire en rentrant. Je tiens parole. On est si heureux de payer une dette de cœur.

A bientôt, ma chère Agathe. Jusqu'à nouvelle lettre reçois mes embrassements les plus tendres, et crois-moi ta meilleure amie,

F. D.



A bord du *Dampfschiff Colnstadt*, septembre 1855.

MADAME,

Vous souvient-il de ces vers de notre immortel Boileau, dont les satires et les épîtres ont bercé votre enfance?

— Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux...

J'ai vu ce mont Adule, le mois dernier, et je m'en fais gloire, car, dès son origine, le Rhin est un beau fleuve.

Vous vous rappelez aussi ces autres vers du même poète :

— Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux terni l'antique gloire :
Que Rhimberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours...

Je me trouve en ce moment sur ces bords fameux et en face de ce Wesel terrassé en deux jours.

— Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles.

.....
Aussitôt essayant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse :

Son front cicatrisé rend son air furieux ;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.

Vraiment le Rhin conserve encore sa barbe limoneuse ; mais j'avoue qu'il n'a plus la figure poudreuse ni l'aspect d'un guerrier.

Il paraît cependant qu'au temps de Boileau , son allure de matamore lui avait conquis des preux , car le poète nous dit :

— Ils marchent droit au fleuve... où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu du regard du Héros ;
Revel le suit de près.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart.
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde, impatient, s'élance :
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots, tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron coupent déjà les eaux :
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace :
Il s'avance en courroux.....

.....Le plomb vole à l'instant,
Il pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin, à ses yeux, n'oserait balancer.
Bientôt, avec Grammont, courent Mars et Bellone ;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés.

L'ennemi , renversé , fuit et gagne la plaine :
 Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;
 Et , seul , désespéré , pleurant ses vains efforts ,
 Abandonne à Louis la victoire... et ses bords !

Pardonnez-moi cette longue citation , Madame ; mais comment ne pas lire cette magnifique description du passage du Rhin par les troupes du grand roi , quand on est sur les lieux mêmes où s'accomplit ce merveilleux fait d'armes ?

Oui , je suis à bord du bateau à vapeur le *Colnstadt* , et , au moment où je vous écris , nous battons les flots du Rhin , à l'endroit précis où Condé , d'Enghien , Vivonne , Nantouillet , et Coislin , et Salart passaient ce fleuve et refoulaient les Hollandais , dans la fameuse guerre de 1692.

Voici la butte de terre d'où Louis XIV regardait le combat.

Mais , pour rester dans le vrai , faut-il vous dire que la pensée a brodé ce récit : mais le récit pur , sincère de ce fait d'armes immortel le *Passage du Rhin* , est que l'on avait dit au prince de Condé que le Rhin était guéable , et le Rhin ne l'était pas.

« Alors , dit un des témoins oculaires , le comte de Guiche , alors je vis le plus pitoyable spectacle du monde , plus de trente officiers noyés ou se noyant , et Revel à leur tête ; enfin le Rhin plein d'hommes , de chevaux , d'étendards , de chapeaux , etc... Ce fut là que je vis Brassalay , le cornette des cuirassiers , dont le cheval s'était noyé au milieu de l'eau , étant botté et cuirassé , nager d'un bras et sauver son étendard de l'autre ; et M. le prince faisant toujours serrer le reste , quoiqu'il s'en noyât sans cesse , qu'en un moment j'eus quatre ou cinq escadrons de l'autre côté de l'eau. Alors , en abordant au rivage , fut tué le chevalier de Longueville , etc. »

Hélas ! Louis le Grand est tombé ! Les héros qui l'entouraient ne sont plus ! Le Rhin coule toujours... Et , là-bas , je vois Wesel qui montre des bastions et des redoutes plus formidables que jamais. Dernier échelon du système des fortifications de la Prusse. Il termine la ligne qui part de Mayence , passe à Coblenz et à Cologne , et vient tourner en équerre vis-à-vis de la Hollande. N'est-il pas vrai qu'au nom seul de ce Wesel , tout le siècle de Louis le Grand se réveille.

Mais que vous dirais-je de tout ceci , après que M^{me} de Sévigné a écrit là-dessus des pages fameuses qui ont la première place dans votre Mémoire ?

Puisque je me permets de vous écrire et de faire le cicerone , le littérateur , laissez-moi me poser aussi en historien , Madame , et vous dire que ce *Wesel* , qui s'efface déjà derrière nous , fut témoin jadis de la victoire que Charlemagne remporta sur les Saxons en 879. C'est une ville habituée au feu , du reste , car elle eut de nombreux sièges à soutenir contre les Français , les Espagnols et les Brandebourgeois.

Cette autre ville , *Xanten* , *Vetera Castra* , où les Romains avaient deux légions , que

nous laissons aussi derrière nous, sur la rive gauche du fleuve, doit vous intéresser, car vous aimez les belles œuvres. Or, c'est à Xanten que la tradition place le manoir des fameux *Nibelungen*, les héros de poésies allemandes que vous avez lues assurément, et qui méritent bien leur gloire.

Et, en face du passage du Rhin de Louis XIV, je vous signale aussi des ruines. Là était jadis le vieux *Fort de Schenkenschanz*, autrefois la clé des Pays-Bas. Nos armées s'en étaient emparé, en 1682, par les mains de Turenne. Elles le prirent de nouveau, en 1704.

Ma bonne mère a eu grand bonheur à vous écrire, l'autre jour; mais aujourd'hui j'ai réclamé d'elle cette faveur, car vous avez eu la bonté de me donner le droit de vous faire part de mes jeunes impressions. Je suis fier de vous les adresser, et je vous demande de vous montrer assez indulgente pour bien accueillir le timide bavardage d'un étudiant au début de la vie.

~~~~~  
 Arnheim, septembre 1835.

Décidément nous sommes en Hollande, chère Madame.

Nous avons franchi la frontière à *Lobish*, et j'ai une certaine reconnaissance au cœur en vous disant que les douaniers hollandais sont parfaitement élevés, pleins de bonnes manières, et qu'on voit en eux les preuves d'une haute civilisation.

Des autres variétés de la nation qui nous accueille, je ne puis rien dire encore. Cependant, dès le début, je ne puis m'empêcher d'admirer la force vitale et l'activité de ce peuple. Généré par une nature fort ingrate, souvent surpris par les envahissements de la mer, il conquiert le sol par de patients et pénibles travaux. Les contrées que nous parcourons ne nous offrent plus, comme le pays rhénan, cet incomparable panorama de sites pittoresques, de cimes bleuâtres, de rochers couronnés de ruines et de vieux castels, de riches et romantiques vallées, mais nous y rencontrons de calmes paysages, de belles prairies, des collines verdoyantes, et d'innombrables troupeaux, qui paissent en liberté. Partout ce sont de charmantes villas, des campagnes émaillées de fleurs; partout règnent la fraîcheur et la propreté.

Je ne sais quel écrivain compare la Hollande à une tulipe qui s'épanouirait dans un vase de boue.

Voulez-vous une description savante du pays que nous allons parcourir, Madame? Ecoutez ce que m'en disait mon bon précepteur, hier, quand nous franchissions ses frontières:

— La Hollande, aujourd'hui que les caractères distinctifs des nations tendent à se con-

fondre, est une des contrées les plus curieuses à observer, attendu que ses habitants conservent encore, pour la plupart, les mœurs et les costumes de leurs ancêtres, et qu'ils ont une physionomie nationale, comme le sol où ils sont fixés présente un aspect particulier et même exceptionnel. Ce sol est entièrement factice. Il est l'œuvre de la patience, du courage et de l'amour de la liberté. Chose merveilleuse ! les Hollandais lui ont eux-mêmes donné sa figure et sa forme, ainsi qu'aux canaux qui la sillonnent, aux rivières et aux lacs qui la découpent en tout sens. Conquise sur l'Océan, la Hollande est couverte de gras pâturages et de riantes plantations, où l'horticulture est portée à sa perfection, mais où le *joli* l'emporte sur le *beau*, la propreté et la symétrie sur le naturel et la hardiesse, et le goût des ponpons sur celui des ornements bien entendus. Le climat est brumeux et humide, mais le froid des hivers et le vent d'est, qui souffle fréquemment alors, en corrige l'insalubrité.

*Arnheim* est la première preuve de tout ce qu'avance ici M. Dory.

Cette capitale de la province de Gueldre est coquette et gracieuse. Placée sur la rive droite du Rhin qui, avant de l'atteindre, se divise en deux branches, dont l'une, sous le nom de *Waal*, va rejoindre la Meuse à Nimègue, et l'autre, appelée *canal de Pannerden*, puis *Bas-Rhin*, arrive à Arnheim, elle s'étage sur une colline délicieuse, et montre avec orgueil ses rues droites et ses jolies maisons. Son église produit un fort bel effet dans le paysage. Mais ce qui la décore magnifiquement c'est le *Château de Hjartenberg* ou *Sonsbeck*, qui la domine, et dont le parc et les hauts arbres couronnent les hauteurs.

Ce domaine appartient au baron de Heckeren.

A notre arrivée à Arnheim, et pendant que M. Dory me raconte que cette ville fut prise par les Français en 1672; qu'elle devint, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, une des principales forteresses de la Hollande; et qu'en 1813, les Prussiens et les Français s'y livrèrent un combat acharné dans lequel le général Charpentier fut tué, nous sommes circonvenus par une nuée de jeunes drôles qui veulent à tout prix porter nos valises. Vainement M. Dory résiste; ils se cramponnent si fort à notre suite, que, de guerre las, nous acceptons l'un d'eux pour guide.

Deux voyageurs, M. et madame Blummer, qui sont avec nous, très-satisfaits d'avoir à qui parler, nous proposent alors de gravir la colline, et d'aller planter notre tente sous les beaux ombrages qui ornent son sommet. De là, l'horizon doit être magnifique. Nous nous rendons à leurs vœux, et nous voici, bras dessus, bras dessous, escaladant à qui mieux mieux. Nous trouverons un restaurant, nous a promis le drôle en question. Dans cette espérance, nous rions, nous batifolons, nous cueillons des fleurs; nous récitons des vers; M. Dory se ferait presque un Tityre, afin de chanter une églogue. Vue splendide, verdure luxuriante, soleil brûlant, idylles et pastorales tout autour de nous.

Enfin nous sommes à la porte du parc de Hjartesberg, dans une demi-lune qui fait face à une chaumière mesquine : c'est là le restaurant.

— Ah ! drôle... s'écrie M. Blummer furieux, c'est là ton Chevet, à toi ! misérable, tu voulais te faire payer ta course, et voilà tout. Tu mériterais que je te...

— *Quos ego...* ! s'écrie M. Dory, en parodiant la colère de M. Blummer par le souvenir de la colère de Neptune, dans l'Enéïde.

En effet, mauvais cidre, beurre gâté, œufs suspects, pain très-indigeste... tel est le menu de notre repas, que, du reste, nous prenons à l'ombre des charmilles, sur la rive d'un petit lac, qui clapote à nos pieds, et où je tends en vain des engins au poisson...

— Corne de bœuf ! m'écriai-je, où serait la poésie d'un repas champêtre, si l'on nous servait des gélinottes ou un beefsteack aux pommes ? Allons donc, avec les bergers de Virgile, écrivons-nous :

*Fronde super viridi, sunt nobis mītia poma,  
Castaneæ molles, et pressi copia lactis.*

Je vous expliquerai ces vers à mon retour à Paris, Madame. Pour le moment, je vous dirai que notre carte, car on a eu l'audace de nous envoyer une addition, bicoque, va ! ne s'élève pas à moins de seize francs de notre monnaie de France.

Et encore faut-il payer le guide !

Et encore, pour avoir mis le nez, rien que le nez, à la grille du château de Hjartesberg, ne sommes-nous pas poursuivis par une armée de jardiniers et de portiers, réclamant un pour-boire, et, au lieu de fleurs, nous jetant force injures !

Telle fut notre partie de campagne, sur la belle colline de Arnheim...

---

Nimègue, septembre 1833.

Pour nous venger d'une pareille déception, Arnheim nous étant suffisamment connu, ce qui demande peu de temps, nous louons une calèche à deux chevaux, et nous allons à Nimègue, M. et madame Blummer pour dîner ; ma mère, M. Dory et moi, pour voir et pour connaître.

Puisque je me donne un si beau rôle, laissez-moi faire le savant, et montrer comme mon précepteur déteint sur moi.

Nous arrivons à Nimègue par les plaines de la Gueldre, et les yeux fixés sur les horizons du Brabant septentrional.

Nimègue est le *Castellum-Noviomagum* de Jules César. Mais d'avoir appartenu aux Romains n'est pas son seul titre d'antiquité.

Elle fut aussi la résidence de notre Charlemagne, qui y bâtit le *Château de Falkenhof*. Malheureusement les Français l'ont détruit en 1794. Hélas ! à cette époque, ils détruisaient tout ! Nous avons donc à parcourir les ruines faites par le canon français, et nous avons pu revoir encore la niche d'un jubé, ainsi que les fonts-baptismaux d'une église, auxquels la tradition attribue une origine païenne.

Du reste, Nimègue est une ville forte de plus de vingt mille habitants, la plupart catholiques, ce qui nous rassérène l'âme, car il paraît que nous entrons dans le calviniste et le luthérien jusqu'au cou.

Nous visitons l'Hôtel-de-Ville, qui est construit dans le style de la renaissance. Au moins, Nimègue, assez peu belle en soi, a-t-elle le mérite de la gratitude. Je remarque sur le fronton de cet édifice les statues de plusieurs rois et empereurs d'Allemagne, qui ont été ses bienfaiteurs.

Dans une des salles qui tient lieu de Musée, M. Dory me signale un grand sabre à deux mains.

— Cet instrument de supplice, me dit-il, servit à l'exécution des célèbres comtes de Horn et d'Egmont, décapités à Bruxelles, en 1568.

Qu'est-ce que le comte de Horn ? qu'est-ce que le comte d'Egmont ? Je ne saurais encore vous le dire. M. Dory me promet leur histoire, qu'il me contera au lieu même de leur mort, c'est-à-dire, sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles. Donc la suite au numéro prochain.

Nous allons prier dans l'église de Saint-Étienne, édifice gothique du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle renferme le tombeau en marbre de Catherine de Bourbon, épouse du duc Adolphe de Gueldre, morte en 1469.

M. Dory ne manque pas de me dire, et je vous l'apprends après lui, si déjà vous ne le savez, Madame, que c'est à Nimègue que fut signé, en 1678, le fameux traité de paix entre notre Louis XIV, l'Espagne et les États de Hollande.

A Nimègue, au grand plaisir de M. Blummer, amateur consommé, paraît-il, nous dinons à l'hôtel des Pays-Bas, dont le propriétaire voudrait absolument nous retenir, et nous envoyer par le bras du Rhin, Waale, à *Bommeler-Waard*, où le fleuve se confond dans la Meuse, et prend le nom de *Merice* ou *Merwede*.

— Là, nous dit-il, vous verrez le *Château de Løwestein*, jadis forteresse puissante, dans lequel fut mis au cachot le célèbre Hugo de Groot, qui ne dut sa délivrance qu'au dévouement de sa femme. Enfermé par ses soins dans une caisse de livres, le captif put ainsi gagner la frontière.

— C'est la femme qui perdit l'homme, c'est à la femme de le sauver ! dit avec un gros rire le facétieux M. Blummer, plus satisfait de son dîner que de son déjeuner.

Sur ce nous partons pour... Arnheim, et c'est d'Arnheim que, très-heureux de vous

avoir prouvé que j'ai bonne souvenance de vos recommandations, Madame, je me permets de vous baiser les mains, et de me dire.

Votre très-respectueux et très-reconnaissant.

ÉMILE D.

Utrecht, septembre 1833.

Avant de quitter Nimègue, avant hier, ma chère Agathe, nous avons été témoins d'un singulier spectacle. Comme Émile, toujours un peu étourdi, a oublié de l'en parler, je vais le faire pour lui.

Le Rhin n'est pas seulement un fleuve, c'est une rue, une vraie rue.

Sous les Romains et les Francs, ce fut une voie militaire, toujours couverte de légions, se rendant d'une forteresse à l'autre, d'un camp à l'autre camp.

Aux siècles nébuleux du moyen-âge, ce fut le chemin des Saints, saint Goar, saint-Castor, saint Crescentius, et bien d'autres transformèrent ses rivages, et d'idolâtres les firent catholiques. Alors Constance eut son prince-évêque; Bâle, son prince-évêque; Strasbourg, son prince-évêque; Spire, son prince-évêque; Worms, son prince-évêque; Mayence, son archevêque-électeur; Cologne, son archevêque-électeur.

De nos jours, le Rhin est la route des bateaux à vapeurs, des steamers, des chaloupes, des bâtiments de toutes sortes. C'est la rue du commerce!

Note bien que c'est à M. Dory que je dois toute cette belle érudition.

Donc, nous étions montés, à Nimègue, sur un belvédère, construit tout à côté des ruines de Falkenhof, et nos regards erraient avec bonheur sur les riantes campagnes de la Gueldre et du Brabant, sur le Rhin, en amont de la ville, sur le Rhin, en aval, lorsqu'au loin, en amont, nous voyons arriver sur la nappe d'or du fleuve, comme un long serpent noir qui glissait, tournait comme les flots, manœuvrait de manière à conserver toujours le milieu entre les rivages, et venait, venait à nous, sans qu'il nous fut possible de deviner quel était cet affreux leviathan, ce gigantesque mastodonte marin.

Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme.

Tu sais que la Hollande est privée de forêts. Le bois manque, et cependant il y fait plus froid qu'ailleurs. Or, la Suisse et le pays Rhenan l'approvisionnent, et lui expédient leurs sapins et leurs mélèzes. La Forêt-Noire, spécialement, lui envoie sa plus belle espèce de pins, qui a même pris de là le nom de pin hollandais. Lorsque ces arbres, jetés des montagnes et des rochers de la Murg, du Rhin, et des autres rivières, sur les rivages, sont dépouillés de leurs branches, on les réunit en radeaux. Alors ils descendent leurs cours d'eaux respectifs, le Neckar, l'Enz, la Nagold et la Galt, les uns; les autres, la

Kingig, la Murg et la Rench. Tous ces trains se réunissent à Manheim. Alors on les lie ensemble, bout à bout, et ils partent pour Cologne, où cette immense masse de bois s'augmente encore, et finit par ressembler à une île flottante, dont la valeur est, dit-on, quelquefois de cinq cent mille francs. C'était un de ces longs et magnifiques radeaux que nous voyons arriver.

Bientôt la monstrueuse machine approche assez pour que nous puissions en voir toutes les parties. Figure-toi une île longue et plate, se mouvant au gré des vagues. Toute une légion de matelots la dirige, armés de prodigieux avirons, dont ils battent l'eau pour imprimer la rapidité au train, et avec lesquels ils le tiennent à distance des rives. Le drapeau national flotte à la tête, au bout d'une perche. La fumée, une fumée épaisse entoure de ses noirs bouillonnements une marmite digne de Gargantua, à l'arrière, et des femmes, un peu le type des sorcières d'Hamelet, la remplissent de je ne sais quels ingrédients. On tue de pauvres moutons qui bêlent, en regardant tristement les verts pâturages des bords du fleuve; car il faut que ces hommes vivent, et l'homme vit de la mort, hélas! Aussi je ferme les yeux, et quand je les ouvre, l'affreux dragon passe sous nos yeux avec la rapidité d'une flèche qui file, et bientôt s'éloigne comme emportée par un grand coup de vent.

Ces grands trains deviennent de plus en plus rares. Il paraît que les pilotes habiles manquent à leur direction. Combien de choses vont mal ici-bas, parce que les pilotes habiles manquent!...

Nous avons laissé à Arnheim, ma chère amie, les beaux *Niederlandische Dampfschifffahrts-Gesellschaft* du Rhin. Tire-toi de ce mauvais pas, si tu peux. Nous avons ici un chemin de fer, et vivent les chemins de fer! Oh! je t'entends m'appeler: Profane! Ne te fâche pas, Agathe. Je dis: Vivent les chemins de fer! quand il s'agit de franchir les grandes distances. Mais j'aime, dans les voyages surtout, les petites excursions à pied: les promenades le long des sentiers en fleurs; les vallées où l'on se repose; les collines d'où la vue plonge dans de mystérieux horizons; les roches perdues dans la brume, et que l'on conquiert en les gravissant; les bois dont on aspire les senteurs fortifiantes; les prairies et les marges des rivières, lorsqu'il est question de voir et d'étudier; les marches même quand on doit rencontrer des ruines qui vous riront en face, lorsque vous pleurerez sur les drames qu'elles ont vus... Mais ce ne sont pas ces va-et-vient d'un court voyage en plein air que tu aimes. Il te faut presque les courses du Champ-de-Mars ou de Chantilly, pour que tes jambes soient satisfaites; voilà pourquoi tu me traites de: Profane! Mais comme il s'agit ici d'aller à Utrecht, que je n'ai pas des tibias de cerf ou de gazelle, je me permets de dire, et je répète: Vivent les chemins de fer!

Des hauteurs du chemin de fer de Arnheim, car le chemin de fer, à Arnheim, commence sur les hauteurs, nous découvrons le Rhin qui bientôt se bifurque, et va, à notre

gauche, vers Leyde, d'où bientôt il gagne la mer, et à notre droite, sous forme de canal, remonte vers l'Yssel, pour aller au Zuyderzée.

M. Dory nous apprend que ce fut Drusus, le grand colonisateur du Rhin, et le fondateur de ses cinquante forteresses qui fit creuser ce canal.

En nous montrant aussi, au loin, les horizons vaporeux de l'Yssel, qui rejoint le Zuyderzée à Kampen, il nous rappelle que ce fut là, jadis, que nos Pères, les Francs-Saliens, posèrent leurs premières habitations, et commencèrent à se montrer d'acharnés adversaires pour les Romains, vainqueurs des Gaules.

Dans quelques ondulations de terrain, à notre droite toujours, nous pourrions presque découvrir les donjons de *Deventer*, entre la Gueldre et l'Over-Yssel, dont l'église fut jadis brûlée et les chrétiens massacrés par les Saxons, irrités des menaces de Charlemagne, les conviant au christianisme. Je crois même que cette flèche aérienne que nous avons vue se perdre dans les nuages, n'est autre que celle de son église de Saint-Libuin, le missionnaire envoyé par le zélé Charlemagne, pour leur montrer la lumière de l'Évangile.

Du reste, c'est dans les forêts qui l'entourent que jadis, au temps de ce merveilleux Charlemagne, les populations teutoburgiennes adoraient l'image fatidique du grand Irmensul, le maître du monde, sous les traits d'Arminius, le Germain vainqueur du Romain Varus, dont la défaite terrible faisait dire si souvent à Auguste, l'empereur de Rome : Varus, Varus, rends-moi mes légions !

Nous cheminons rapidement vers Utrecht : nos wagons n'ont pas le confortable de ceux de l'Allemagne ; mais, en somme, peu importe : nous sommes plus occupés des choses du dehors que de celles du dedans.

D'abord nous traversons un pays stérile, très-stérile. Il nous est facile de constater les ravages terribles qu'a exercés la dernière invasion de la mer qui, cette année même, a rompu ses digues. Pauvre contrée de Hollande, quels dangers ne court-elle pas toujours !

Après la station de *Maarbergen*, nous voyons, à droite, à l'entrée d'une forêt, la *Pyramide*, petite colline élevée par les soldats de Marmont, à Napoléon I<sup>er</sup>, lorsqu'il fut sacré empereur, en 1804. A cette époque l'armée du maréchal Marmont jouait son rôle en Hollande, et campait en ce lieu.

Ensuite, après avoir décrit une large courbe, à partir de *Maren*, notre rail-way traverse les collines de la Gueldre, dans une tranchée profonde, et arrive à *Driebergen*. Mais cette ville est loin de notre ligne, et nous ne pouvons juger de sa beauté. Puis nous atteignons *Zeist*, très-jolie petite cité, sur notre droite. La secte des frères Moraves compose seule sa population. J'ai eu occasion, plusieurs fois déjà, de parler de la communauté des Frères Moraves. Sache bien que cette secte de communistes, sorte de franciscains, se recommande par la pureté de ses mœurs, sa piété, la simplicité de son habillement et son

*Excursions.*

industrie. Les femmes se distinguent par la couleur des rubans de leurs bonnets. Sur les bords du Rhin et en Allemagne, il n'est pas rare de trouver de ces Frères Moraves.

Maintenant, à droite encore, se montre la haute tour de la cathédrale d'*Utrecht*, et, le chemin de fer traversant le canal qui met en communication cette ville avec Leek, des deux côtés de notre route nous ne voyons plus que parcs, jardins, kiosques, villas. Nous nous arrêtons enfin, et l'Hôtel de Neerlande nous reçoit.

Nous étions à peine installés dans notre appartement, ma chère, et mon fils, et M. Dory, n'avaient pu encore que se montrer les différents canaux qui occupent le milieu des rues de la ville, comme dans presque toute la Hollande, lorsque je sentis le parquet de ma chambre trembler sous moi, et il se fit à ma porte une commotion qui l'agita, comme si on y eût déposé un lourd sac de blé. J'allai ouvrir. C'était tout simplement le maître du logis, qui venait prendre mes ordres pour le dîner. Cet homme n'était pas un homme, Agathe, c'était un poupart, un bonze, un sac surmonté d'une tête, de quatre pieds carrés, en culotte de velours rouge, c'est le pays du gros velours, tu sais? en casaque de molleton blanc, les mollets gonflant leurs bas chinés à les crever, et allant s'enfoncer dans des souliers, dont M. Dupin eût été jaloux : le tout se terminant, en haut, par une petite calotte blanche comme en portent nos chefs de cuisine, et offrant le visage le plus écarlate, le plus drôlatique, le plus burlesque qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Ce homard gigantesque roula jusqu'à moi, s'inclinant, se redressant, saluant mon fils, saluant le bon Dory, dont les lèvres commençaient un rictus comique, et enfin, quand je fus replacée sur mon divan, il ouvrit une bouche formidable, et me dit :

— Ze zavoir le franzais, gar, ze avre appris la quizine à Baris, mohoi! auzi me fais zhonneur de gauzer avec des franzais... Bous arrivez en une crande bille, Madame, et vous adressez-vous au blus meilleur hôtel. Oh! ze regonnaïs là les franzais, ils ont de l'esbrit zusqu'au bout des doigts!

Sur ce, la conversation s'engage. Comment ne pas causer avec cet homme? Il avait le tic-tac d'un moulin, et ne demandait qu'à aller. Le voilà, nonobstant son atroce accent, qui se met à nous exalter ses coulis, ses entremets, ses hors-d'œuvre d'abord, puis les lits de sa maison, la vue que l'on a des fenêtres, et mille autres choses. Je crois même que sans le rire, un rire fou qui s'empara d'Émile, il allait nous faire l'éloge de sa culotte. Heureusement M. Dory le mit sur le chapitre de la ville. Aussitôt mille fusées s'échappèrent de cette outre. Ce qui nous amusa le plus, c'est que pour l'arrêter, M. Dory se mettait en travers fort inutilement : cela devint le plus curieux dialogue.

— *Utrecht* est une des plus anciennes villes de la Hollande... disait le gros homme, dont je te traduis la phrase.

— Oui, oui, l'ancien *Trajectus ad Rhenum* des Romains, et le *Wiltrecht* des Francs... répondit le précepteur de mon fils.

— Le roi Dagobert y fonda la première église, pour les Frisons, et saint Wilsibrod en fut l'évêque... reprenait le premier.

— Saint Boniface vint y prêcher l'Évangile... ajoutait l'autre.

— Les archevêques du chapitre étaient jadis des prélats très-puissants, qui illustrèrent cette ville.

— Et maintes fois les empereurs firent leur résidence à Utrecht.

— Charles-Quint y construisit le *Château de Wreeburg*, sorte de fort qui fut démoli par les bourgeois de la ville, lors de la guerre de l'Indépendance, en 1577.

— C'est même à Utrecht que naquit le précepteur de ce terrible Charles-Quint, Adrien Floriszoon, qui devint pape sous le nom d'Adrien VI.

— Je vous montrerai sa maison, dont on a fait l'hôtel du Gouvernement, et où l'on voit plusieurs tableaux relatifs à la vie de ce pape... dit l'outré, en se gonflant démesurément.

— C'est très-bien alors... fit M. Dory, qui voulait éloigner ce terrible bavard : je compte que vous aurez la complaisance de nous faire voir la ville. A demain donc ! Ce soir nous nous reposons.

Mon gros poupart ne bouge pas pour cela. Tout au contraire, ravi de la pensée d'être le cicerone de ses amis les *Français*, le voilà qui prête une oreille attentive à Émile, qui s'est approché de lui et lui parle en tapinois, pendant que M. Dory tourne le dos, et regarde par la fenêtre. Que lui dit-il ? Je l'ignore. Il achève à peine que mon homme bon-dit comme un boule-dogue, et, se frottant les mains d'aise, reprend soudain la porte, s'éloigne après un immense salut, et disparaît.

Nous nous en croyons délivrés lorsqu'il revint, hélas ! Le digne homme a été déposer son bonnet, sa casaque, il rentre porteur d'un habit antique, de drap vert-pomme, et se plaçant avec dignité en face de M. Dory :

— Son Ezellenze, dit-il en se plaçant les mains derrière le dos, à la façon napoléonienne, Son Ezellenze voyage *incognito*, à ce qu'il paraît ? Ze la remerzie beaucoup de l'honneur qu'elle fait à mon hôtel, etc., etc.

Vainement M. Dory, qui voit ce Gargantua tomber dans un piège, et qui lance à Émile un regard de reproche, veut imposer silence au bavard. Celui-ci le domine de toute la force de ses poumons et nous dit :

— Qu'il ne dévoilera pas l'anonyme de M. le ministre des affaires étrangères de France, voyageant secrètement avec M. son jeune secrétaire ; mais il ne permettra pas non plus qu'il circule dans la ville sans escorte. Certainement lui, Bernarditto Anstalf, tiendra très-fort à honneur de guider l'envoyé du gouvernement français, et sera le très-humble truchement de Son Excellence.

Utrecht est une ville de cinquante mille âmes : elle mérite d'autant plus l'attention de M. le ministre, qu'elle compte vingt mille catholiques dans sa population. Au milieu de la ville, le Rhin se divise en deux bras, il faut à Son Ezellenze un citoyen habile pour lui désigner le *Vieux-Rhin* et la *Vecht*, ce sera lui, Anstalff. Le niveau des rues étant beaucoup plus élevé que celui de la rivière et des canaux, il se fait gloire, lui, Bernarditto, de préserver M. le ministre de toute chute.

Au moyen-âge, les églises d'Utrecht jouissaient d'une grande réputation de magnificence. Ce sera lui qui en fera voir les vestiges. La cathédrale de Saint-Martin, bâtie, en 720, par le saint évêque Wilsibrod, fut détruite par des incendies et des orages. L'évêque Henri de Vianden la fit restaurer, en 1251. Mais, en 1674, une nouvelle tempête en ébranla la nef. Or, depuis cette époque, entre le jubé et la tour, il s'est formé une ouverture qu'on cherche vainement à masquer avec des planches du plus mauvais effet. Toutes ces choses, il les expliquera, et les fera toucher du doigt sur les lieux, lui, Anstalff. Il fera remarquer aussi le tombeau en marbre, sculpté par Verhulzt, de l'amiral Van Gent, tué dans le combat naval de Soulsbaï, en 1672. Il montrera aussi, dans les caveaux de l'édifice, les vases qui renferment les entrailles des empereurs Conrad et Henri IV, morts à Utrecht. On verra que le tombeau de saint Wilsibrod est mutilé au point d'être méconnaissable.

Ce qui mérite une mention toute particulière, c'est la tour, la haute tour, commencée en 1321, et achevée en 1382. Elle repose sur une voûte magnifique. La partie inférieure est un carré long à double étage, et la partie supérieure un octogone percé à jour. On n'a pas moins de quatre-cent-cinquante-trois marches à gravir pour atteindre la plate-forme de cette tour, du haut de laquelle la vue embrasse presque toute la province de Hollande, une partie de la Gueldre et du Brabant septentrional.

Et puis, Son Ezellenze jouira, par ses soins, du magnifique carillon de Saint-Martin, lequel carillon est au-dessus de tout éloge.

— Alors, Monsieur, je pourrai proclamer que votre propre carillon, celui de votre bavardage, efface celui de Saint-Martin... s'écrie le bon Dory dont les yeux étincellent de colère.

Bernarditto Anstalff ne comprend pas, et s'échappe de plus belles en ses dires :

— L'université d'Utrecht, continue-t-il, a été fondée, en 1636, et conserve toujours sa belle et antique réputation. Elle a son palais dans la ville, et la grande salle de ce palais vit signer, en 1579, le traité d'union, entre les provinces de Hollande.

C'est à Utrecht que se trouve le seul hôtel des monnaies qui existe en Hollande, et Son Ezellenze sera curieuse d'y jeter un coup-d'œil, quoique l'hôtel des monnaies de *Paris* l'emporte *peut-être* sur celui d'Utrecht.

Quant à l'Hôtel-de-Ville, construit seulement en 1830, il est déjà pourvu d'un Musée qui prouvera, sans doute, à M. le ministre, et à son jeune secrétaire, ainsi qu'à Madame, que les Hollandais aiment les arts. On y admirera surtout une madone du peintre Schoreel.

Enfin, à l'est de la ville, Son Ezellenze se promènera sous les beaux ombrages de la célèbre *Allée de Maillebahn*, qui n'a pas moins de six-cent-soixante-huit mètres de longueur, et qui est plantée de huit rangées de tilleuls. Votre grand Louis XIV, lorsqu'il nous faisait la guerre, défendit à ses soldats de causer le moindre dommage à ces arbres magnifiques.

— Maintenant vous allez entamer, sans doute, l'article des velours qui font la renommée de votre ville? dit M. Dory d'un ton bougon.

Et puis, une autre chose que vous ne me révélez pas, Monsieur, et cependant vous êtes bien en train de parler, puisqu'on ne peut arrêter votre langue, c'est que votre ville est la métropole du jansénisme : car, ne nous y trompons pas, la doctrine de Jansénius, pour vivre inaperçue, n'en existe pas moins dans beaucoup de convictions religieuses, et... c'est encore un de ces fléaux... qui ont porté les esprits au désordre... et à l'insurrection... Eh bien! mais mon langage vous épouvante-t-il, que vous pâlisiez? seriez-vous janséniste, par hasard? Sarpejeu! si je le savais, je quitterais votre hôtel à l'instant même...

Ma chère Agathe, ce fut un coup de théâtre que ces quelques mots de notre ami. Ce que n'avait pu faire son air de mauvaise humeur, son attaque contre le jansénisme le fit en un clin-d'œil. Evidemment Bernarditto Anstallf, le gros hôtelier du Neerland, la pipe de bière, que dis-je, l'énorme tonneau de bière hollandaise, le poupart, le bonze en habit vert, et en culotte de velours d'Utrecht, était janséniste! Aussi, halluciné par le titre de ministre des affaires étrangères prêté au précepteur de mon fils, et terrifié du ton méchant de Son Excellence, monseigneur Dory, le pauvre homme ne dit plus mot, laissa voir la pâleur envahir sa face de homard, salua gauchement, recula bêtement, et s'éclipsa rapidement lorsqu'il atteignit la porte, si bien que nous ne le vîmes plus et n'en entendîmes plus parler.

Nous avons profité du reste de l'aventure, car on nous servit au dîner comme des ambassadeurs; et, chose merveilleuse, le lendemain, notre carte ne se ressentit en rien des courbettes des valets, et des honneurs d'un repas à trois services.

Use de la recette quand tu passeras à Utrecht, ma chère Agathe : elle a son prix.

Lorsque nous quittons Utrecht, nos wagons longent la Vecht, et traversent une contrée couverte de jardins, de maisons de campagne, de prairies verdoyantes coupées de bouquets d'arbres et de haies, et semée de milliers de troupeaux aux vaches noires et rouges. Il y a quelque chose de pastoral et de sylvestre qui fait plaisir à l'œil et repose l'esprit, dans ce calme et placide aspect d'une nature plane et sans contraste.

Bientôt on nous signale , et je vois , en effet , les milliers de moulins à vent qui entourent la grande ville vers laquelle nous arrivons à toute vapeur.

C'est Amsterdam.

Adieu, ma chère Agathe; soigne bien ta santé; réunis quelques amis à Bagnaux; donne-toi de la distraction; mais n'oublie pas celle qui te porte en son cœur.

F. D.

